

Marc 6, v.1-6

D'où est-ce que cela lui vient ?

Qui lui a donné cette sagesse ?

Comment de tels miracles se font-ils par ses mains ?

En écoutant Jésus enseigner à la synagogue, les gens de Nazareth se posent une série de questions. Or les 3 premières questions, celles, que nous venons de rappeler pourraient être la marque d'une curiosité ouverte, d'un vrai désir de savoir, de comprendre. A priori, ces questions ne dénigrent pas l'enseignement de Jésus en tant que tel puisque cet enseignement est qualifié de sagesse ; on voit bien aussi que « les miracles qui se font par ses mains » selon l'expression du texte ne sont pas en eux-mêmes remis en question...Non, l'étonnement, le doute que manifestent ces questions se situe ailleurs. Elles sont centrées sur la personne même de Jésus. Jésus, dans cet épisode, revient dans la ville qu'il a quittée peu de temps auparavant et où il a grandi et vécu les trente premières années de sa vie. Il en est parti, il a rassemblé ses disciples et commencé son ministère. Il est parti charpentier, il revient « professeur » et enseigne à la synagogue. C'est là le problème pour les Nazaréens. Ce qui leur pose problème c'est lui et l'écart, la distorsion entre cet enseignement qu'il délivre et l'image qu'ils ont gardée de lui. L'image née de ce qu'ils savaient du Jésus d'avant. Dans la conception un peu étroite que les Nazaréens se font de l'être humain, il y a là quelque chose d'anormal et d'inacceptable.

Les Nazaréens et sans-doute nous aussi souvent. Car nous aussi, nous avons tendance à juger, à pré-juger, plus ou moins consciemment sur des critères extérieurs à l'être lui-même : les parents, les études, l'apparence physique, la profession...et c'est souvent difficile d'accepter que celui que nous avons catalogué, rangé dans une case, oui, c'est difficile d'accepter que cet homme vienne perturber l'idée que nous nous étions faite de lui, qu'il soit différent de cette idée, qu'il se soit libéré de l'emprise que nous permettait notre savoir. Et ceci d'autant plus pour Jésus que, de simple charpentier si je puis dire, il est devenu une figure d'autorité.

Et c'est même si difficile que l'incrédulité est là, première, immédiate : tout à l'heure j'ai employé le mot « doute » mais il n'y a pas vraiment de doute pour les gens de Nazareth, les questions qu'ils posent sont ce qu'on appelle des questions rhétoriques, c'est-à-dire que les réponses sont déjà dans les questions et ces réponses disent clairement que c'est impossible : impossible que cet enseignement, ces miracles soient l'œuvre du Jésus qu'ils

connaissent, impossible que Jésus soit le messie. Pour les Nazaréens, Jésus n'est qu'un homme, on connaît bien sa famille, on peut citer les prénoms de ses frères, préciser qu'il a des sœurs et qu'il est charpentier. Du coup l'extra-ordinaire de sa sagesse inattendue, de ses miracles incroyables, cet extra-ordinaire lui est dénié. D'ailleurs le texte conclut cette série de questions des auditeurs par cette phrase « Et cela les empêchait de croire en lui ». Les critères de jugement des Nazaréens, leur certitude de savoir sont la cause d'un manque de foi. Il aurait mieux valu qu'ils doutent vraiment, car le doute permet l'ouverture et il aurait peut-être permis de rencontrer la vérité de Jésus. Mais les Nazaréens sont trop sûrs de ce qu'ils savent et ne peuvent concilier l'humanité de Jésus et sa « divinité ».

Jésus, de son côté, est lui aussi étonné et déçu de ce manque de confiance : « Jésus, nous dit Marc, ne put faire là aucun miracle, si ce n'est qu'il posa les mains sur quelques malades et les guérit ». « Aucun miracle », « quelques guérisons » : expressions plutôt dévalorisantes ! Les bénéficiaires des dites guérisons se sont peut-être considérés comme des miraculés mais Jésus, lui, refuse de voir ici dans ces guérisons opérées en imposant les mains une forme de miracle. Pourquoi ?

Jésus a sans doute perçu l'incrédulité des Nazaréens, peut-être a-t-il même clairement entendu une des questions posées par les auditeurs bien qu'elles ne lui soient pas directement adressées. On lit ailleurs dans certains passages des évangiles qu'il guérit tous les malades qu'on lui amène. Ici, il ne s'agit que de « quelques guérisons », ce qui souligne d'une certaine manière une sorte d'impuissance : Jésus ou Dieu ont besoin de nous pour agir, de notre confiance, de notre foi...Et si Jésus « ne put faire aucun miracle », c'est sans doute parce que justement, pour lui, le seul vrai miracle aurait été de transformer l'incrédulité des gens de Nazareth à son égard en foi, en foi plus profonde, ... ce qu'ici il ne réussit pas à faire.

Alors oui, incrédulité d'un côté, impuissance de l'autre, et déception des 2 côtés, exprimée par ce constat plutôt amer « Un prophète, dit Jésus, n'est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison ! ». Jésus touche là une limite, il ne peut convaincre ceux dont il se sentait proche, ceux qu'il aurait peut-être particulièrement souhaité convaincre, sa famille, des amis, ceux qu'il croyait peut-être justement faciles d'atteindre parce que proches...Mais Jésus se qualifie ici de prophète et cela montre qu'il a compris qu'il n'est plus lié par son passé, puisqu'un prophète c'est par définition quelqu'un qui « parle avant », avant les événements, parce que c'est vers l'avenir qu'il regarde.

Alors pour Jésus, l'expérience est un peu dure mais il va en tirer un enseignement : devant l'échec du miracle à Nazareth, il aurait pu renoncer, il comprend au contraire qu'il faut aller plus loin, quitter le cercle des relations familiales, de l'entre-soi, porter la Bonne Nouvelle ailleurs, dans tout le pays... Jésus comprend que l'Évangile n'est pas fait pour rester une affaire privée, limitée dans son expansion géographique et sociale ou alors ce n'est pas totalement une bonne nouvelle. Et dès les versets suivants, il envoie ses disciples, deux à deux, proclamer cette bonne nouvelle. Il les envoie sans bagages, sans ravitaillement, sans signes distinctifs, munis simplement et principalement de la parole. Autant de conditions pour que ce soit cette parole et elle seule qui parle et que l'on entende. Notre épisode qui aurait pu n'être qu'un échec ouvre le chemin à une aventure extraordinaire.

Mais pour nous ? L'épisode nous ramène à cette question que nous nous sommes certainement posée un jour : comment aurions-nous nous-mêmes accueilli Jésus si nous l'avions rencontré ? Avant de répondre, on peut commencer par un petit détour historique : peut-être connaissez-vous ce mouvement du début du 18^{ème} siècle qu'on a appelé « les petits prophètes » ? Alors que Louis XIV avait par la révocation de l'Édit de Nantes interdit le protestantisme, alors que les réformés étaient traqués et que les temples étaient systématiquement détruits, des gens du peuple se sont levés au désert, en Cévennes ou dans la Drôme et se sont mis à prêcher. On les appelle les petits prophètes. Petits prophètes sans doute, mais ils ont contribué à faire accueillir Jésus et à maintenir la foi des protestants d'alors, persécutés et déboussolés. Le découragement, aujourd'hui on dirait peut-être la sinistrose, n'ont pas eu le dessus.

Alors aujourd'hui comment accueillons-nous Jésus ? Aujourd'hui nous n'attendons pas son retour, nous savons qu'il est ressuscité. Mais l'extraordinaire qui se manifeste là où on ne l'attend pas, venant de quelqu'un dont nous n'aurions pas imaginé qu'il puisse en être porteur, cela nous sommes sans doute appelés à le rencontrer. Car ce à quoi nous invite cet extrait de l'Évangile de Marc, c'est bien à ne pas faire comme les Nazaréens mais d'abord à accepter la rencontre avec l'inattendu, avec l'apparemment incroyable, nous ouvrir avec confiance au mystère de l'improbable. Accepter de l'homme ou de la femme simple, - Georges Brassens aurait dit de l'Auvergnat, de l'étranger - que nous côtoyons qu'ils puissent être des témoins de la parole de Dieu. Croire par exemple que les choses peuvent changer, refuser la fatalité du malheur, du chômage, des guerres, du terrorisme, de la dégradation du climat... Le croire, refuser la fatalité, est ce que Dieu nous demande. Il nous donne sa force, Il a confiance en nous. La balle est dans notre camp. Amen

